


## « The Assassin's Gate » : une saison en Irak

Article paru dans l'édition du 06.01.06

 QUAND je suis arrivé à Bagdad à l'été 2003 et que j'ai aperçu l'arche pour la première fois, je l'ai prise pour l'une des anciennes portes de la ville, construites au moment des califes pour éloigner les envahisseurs persans. » C'est un grand reporter du New Yorker, George Packer, qui écrit ces lignes en introduction à son livre magistral - *The Assassin's Gate, America in Iraq* - publié en novembre 2005 aux Etats-Unis.

« Les soldats américains s'y référaient, poursuit-il, par un nom qui semblait droit sorti des Mille et Une Nuits. Ils l'appelaient « La porte des assassins ». » Ladite porte, construite en réalité par Saddam Hussein lui-même, marque l'entrée dans la fameuse « zone verte », à partir de laquelle l'« Autorité provisoire de la coalition » gouvernait le pays après la chute de Saddam Hussein. Hommes et femmes de tous âges s'y précipitaient pour faire entendre leurs requêtes et leurs plaintes, demander justice. « Ce premier été, continue-t-il, l'Irak avait la teneur exaltée, vive et confuse d'un rêve, lavé dans la lueur intrépide d'un soleil jaune. Les hésitations et la courtoisie de la vie quotidienne se dissipaient. Quelque chose d'extraordinaire était en train de se passer. Personne ne savait ce que c'était ou comment cela serait, mais c'était plus important que tout, et il y avait si peu de temps. »

Car George Packer a soutenu la guerre en Irak. Il fait partie de ce petit groupe que l'on a qualifié de « faucons libéraux » parce qu'il était composé d'intellectuels et d'hommes politiques, globalement issus de la gauche, mais qui, pour des motifs stratégiques autant qu'« humanitaires », se sont prononcés en faveur de l'intervention. *The Assassin's Gate* retrace le parcours des néoconservateurs, depuis l'époque où, dans les années 1960, ils formaient un groupuscule de gauchistes idéalistes, jusqu'aux aspirations plus récentes d'une nouvelle droite à la recherche d'une « hégémonie globale bienfaitrice » à l'échelle de la planète.

Dans une narration à la fois enlevée et précise, le livre met en scène la guerre telle qu'elle fut vécue à Washington, dans l'Iowa et, surtout, en Irak, sur le terrain. Et il le fait à travers le regard d'une série de personnages clés rencontrés par l'auteur au cours de quatre voyages successifs.

Paradoxalement célébré par les néoconservateurs pour sa foi en une « victoire » qu'il continue de croire possible à long terme, le livre est attaqué par la gauche « antiguerre », qui reproche à l'auteur sa complaisance initiale et, surtout, son absence de mea culpa, voire sa réticence à énoncer un verdict définitif.

Packer, quant à lui, s'en tient à l'analyse rigoureuse des faits et des idées. « Ils ont mené la guerre comme s'il s'agissait d'une abstraction hégélienne, comme s'ils étaient les agents de la Raison dans l'Histoire, sans se soucier des êtres, nous a-t-il expliqué. C'est très inhabituel en Amérique ; car nous nous méfions, d'habitude, des abstractions ; nous ne croyons pas aux grandes idées révolutionnaires ; nous tenons pour un pragmatisme de méthode et de principe. » Et pourtant, ajoute-t-il, c'est bien par « la force des idées » qu'ont été mus les néoconservateurs, ainsi que par un tout-puissant « sens moral » dénué d'humilité. « Les néoconservateurs se voient comme des rebelles contraints de recourir à la force afin de briser l'écran, le carcan, bureaucratiques ; mais la vérité c'est que ce sont, à leur façon, des fanatiques pour qui les questions d'allégeance et de loyauté prennent la dimension de tests idéologiques. »

Ce livre a-t-il eu une quelconque influence politique ? Non, dit Packer, car la Maison Blanche ne parvient à concevoir les journalistes, si brillants soient-ils, que comme un vague groupe d'intérêt, hostile et crédule, qu'il s'agirait de manipuler ou d'ignorer. Le plus douloureux, pour cet homme qui a vu la guerre de si près, c'est l'abîme à la fois obscène et surréel qui sépare Washington de Bagdad. « Vous voulez la vérité ? », lui a glissé un jour Richard Perle, ancien conseiller de la Maison Blanche et néoconservateur influent, Personne ne lit de livres à Washington. »

**Lila Azam Zanganeh**

» A la une  
» Le Desk  
» Opinions  
» Archives  
» Forums  
» Blogs

» Examens  
» Culture  
» Finances

» Météo  
» Carnet  
» Immobilier

» Emploi  
» Shopping  
» Nautisme

» Voyages  
» Newsletters  
» RSS

» Abonnez-vous 15€ par mois  
» Déjà abonné au journal  
» Le journal en kiosque

